

# Lettre à mon neveu québécois

LOUIS-KARL PICARD-SIOUI

Cher neveu,

**J**e suis né sur l'île de la Grande Tortue, quelque part sous une montagne au nord de la Grande Rivière. On dit que c'est Iouske'a, le Jumeau mythique de l'Ordre lui-même, qui a modelé mon corps dans de la glaise rouge avant de m'insuffler la vie. Avec mes sœurs et mes frères, j'ai erré longtemps dans la grotte originelle, plusieurs générations, sûrement, avant de trouver la lumière. Ce n'est que lorsque nous sommes sortis des ténèbres, et que nous avons émergé quelque part sur Onyohwentsiio', que Iouske'a nous a prodigué les instructions initiales. Il nous a dit que l'on avait tout ce dont nous avons besoin pour vivre heureux et en harmonie. Que l'interdépendance est un signe de force, l'essence de l'existence, la clef de la survie. Que chaque élément doit être respecté, car chacun a un rôle dans la toile de la création. Qu'il faut trouver la paix intérieure pour construire des alliances. Que le pouvoir et la richesse doivent être équitablement répartis entre tous. Que la diversité humaine, comme celle du reste de la création, est un gage de santé et de longévité. Il nous a enseigné à bien nous comporter en tant que Onkwehonne, hommes naturels. C'était il y a longtemps, tellement longtemps que je ne saurais le compter en nombre de millénaires, encore moins en années. La vérité, cher neveu, c'est qu'une fois que l'on franchit le cap des 10 000 ans, on oublie beaucoup, beaucoup de choses.

Lorsque tu t'es échoué ici il y a 400 ans, tu n'étais qu'une jeune pousse, naïve et quelque peu rebelle. Un enfant qui ignorait tout du monde et de sa nature profonde, mais dont l'outillage était si performant qu'on aurait cru à de la magie. Tu m'as séduit tout de suite. Et donc, je t'ai accepté dans

l'alliance. Je t'ai pris sous mon aile, malgré ton arrogance et tes soubresauts occasionnels de violence. Malgré les maladies et la mort que tu traînais dans ton sillage. Je voyais ton potentiel. C'est pourquoi j'ai lavé ton corps et ton esprit de tous leurs maux. Tu disais être si malheureux en Europe, sous le joug de Pères barbares qui régnaient d'une main de fer. Ici, sur l'île de la Grande Tortue, tu n'aurais plus à subir ce poids. Tu pourrais prendre racine, t'épanouir et vivre en harmonie avec nous et le reste de la création. Tu apprendrais de nos enseignements, tu comprendrais ce que signifie être un habitant de l'île. Au début, tu écoutais les enseignements prodigués, même si tu ne les comprenais pas toujours. Ce monde si ancien, que tu croyais à tort être nouveau, il t'obsédait. Lorsque nous en discussions, tu avais les yeux grands ouverts et les oreilles attentives. Tu as appris nos coutumes, notre mode de vie. Tu as balbutié notre langue, source de toutes nos connaissances. Tu as appris à cultiver les dons de la mère des Jumeaux-Créateurs : onenha', yashe'ta', oyare'sa'. Tu as appris à saisir l'eau de wahta' pour en faire du sirop, à cueillir tihchiont et ohenhtayet, à chasser ohskënon-ton'. Tu as appris à danser avec les vents et les saisons, à te déplacer sur le territoire avec yänionhra' et yahonwa'. J'ai cru que tu serais un bon neveu, respectueux de tes aînés. J'ai cru que tu passerais notre sagesse à tes enfants, que tu t'acclimaterais à ton nouveau milieu en toute harmonie.

Ton adolescence n'a pas été facile. Je n'ai pas porté attention aux signes précurseurs, mais je crois que tout s'est détérioré lorsque ton père, le roi de France, a coupé les ponts. Il a eu à choisir entre toi et tes sœurs antillaises, plus suaves et plus productives, et c'est elles qu'il a choisies. Peut-être que tu as voulu te venger sur moi, que tu m'as trahi comme ton propre père t'avait trahi.

Il faut dire que par la suite, ton père adoptif, le roi d'Angleterre, a été rude, parfois, avec toi comme avec moi, mais cela est une autre histoire. C'est peut-être ce qui t'a fait basculer dans la folie. Si au moins tu t'étais contenté de couper les ponts, j'aurais pu comprendre.

Je n'ai jamais compris ce qu'il y avait de « responsable » dans votre système de gouvernance archaïque, où une poignée de puissants règnent impunément sur les plus humbles et les plus sages.

M'ignorer était une chose. Te lancer dans une compétition d'usurpation de mon héritage avec ton jeune frère britannique, c'en était une autre. Je connaissais ta faim et tes tourments intérieurs, mais de là à vouloir me faire disparaître pour mieux me piller ? À déstabiliser l'ordre du monde tel qu'il avait existé depuis les temps immémoriaux ? Je ne t'en aurais jamais cru capable. Pourtant, c'est ce qui arriva. Tu as envahi les terres qui m'étaient réservées. Tu savais qu'en Europe, tes parents souhaitaient que vous viviez en paix avec les miens. Tu as donc manigancé avec ton petit frère pour quémander ce que tu appelais le « gouvernement responsable », une façon de nous éloigner de toute sphère d'influence. Votre mère, effrayée que vous rejoigniez les